

PAUL ARNOLD

## LA ROSE+CROIX ET SES RAPPORTS AVEC LA FRANC-MAÇONNERIE \*

### LE RENOUVEAU ROSICRUCIEN ET LA NAISSANCE DES LOGES

Vingt ans après les derniers échos de ce que j'appelais la querelle de la Rose-Croix, la philosophie lancée par la fictive Fraternité connaît en Angleterre un renouveau d'intérêt qui n'est pas, ce semble, sans lien avec la naissance des loges maçonniques.

Ecrivant sous le pseudonyme d'Eugenius Philalethes - ami de la lumière, illuminé - Thomas Vaughan, né en Ecosse en 1622, à l'extrême fin, donc, de la bataille rose-croix, publie en 1652 la première traduction anglaise des deux premiers manifestes, la *Fama* et la *Confession*, tout en proclamant à son tour, comme ses prédécesseurs de 1614-1620, qu'il n'était pas « Frère Rose-Croix ». Mais philosophiquement cette renaissance se situe dans un cadre fort différent. Les livres de Vaughan sont un conglomérat des doctrines rosicruciennes, paracelsiques, alchimiques et des idées de l'abbé Trithème sur les « recteurs » ou « gouverneurs » du monde. Il suffit d'analyser le titre de tel ou tel de ses livres pour s'apercevoir que Vaughan n'a été qu'un compilateur féru de syncrétisme. Tel « L'Euphrate ou les eaux de l'est, bref discours de la fontaine secrète dont les eaux coulent du feu et portent en elles le baume du Soleil et de la Lune » <sup>(1)</sup>.

Dans ce livre Philalèthes entend se rattacher à la vraie révélation et à la tradition de saint Paul. Du moins ne manque-t-il pas de courage en dénonçant l'intolérance qui règne en Angleterre puritaine - celle qui met un terme aux fastes intellectuels et sociaux de l'époque élisabéthaine et jacobéenne et qui fait fermer pour trente ans les théâtres -, il proclame que ni le protestantisme officiel ni le catholicisme ne désarment dans la guerre qu'ils font au christianisme ésotérique <sup>(2)</sup>. A défendre celui-ci, affirme Vaughan, on passe aisément pour anabaptiste <sup>(3)</sup>, ce qui n'est du reste pas nouveau du moins pour l'Allemagne. Au demeurant Vaughan reprend les vaticinations des premiers rosicruciens sur l'avènement de l'Esprit et, dans son *Introitus apertus* <sup>(4)</sup> décrivant non sans emphase la nouvelle Jérusalem, il annonce la grande espérance. Cet Elie Artiste qui au dire de Paracelse devra marquer dans l'avenir la venue des Temps, ce nouveau Messie, prétend Vaughan, est déjà né avec la parution au grand jour des premiers manifestes. On devait donc s'attendre à l'empire de l'Esprit préparé par la première Fraternité <sup>(5)</sup>.

---

\* ARNOLD P., *La Rose+Croix et ses rapports avec la Franc-Maçonnerie*, Maisonneuve & Larose, Paris, 1970, pp. 215-259.

<sup>1</sup> Thomas Vaughan dit Eugenius Philalethes : *Euphrates or the water of the east* (Londres, 1655).

<sup>2</sup> Doctrine qui nourrissait, à mon sens, la majeure partie de la littérature anglaise depuis Lyly et Spenser (dont on a rappelé la *Fairie Queen*) jusqu'à Heywood. Voir mon *Esotérisme de Shakespeare* (Mercure de France, 1955, épuisé), repris et développé dans mon *Introduction à Shakespeare*, tome XXI de ma traduction de l'œuvre complète de William Shakespeare (C.A.L., Planète, éditeurs).

<sup>3</sup> Thomas Vaughan, *op. cit.*, Préface.

<sup>4</sup> Thomas Vaughan (Eugenius Philalethes) : *Introitus apertus ad oclusum regis palatium*, trad. Langlet Du Fresnoy, in *Histoire de la Philosophie hermétique*, tome II, 1699.

<sup>5</sup> Passons sur la fable qui s'emparera du premier des Philalethes - car ce pseudonyme fera fortune au sein des loges et des ésotéristes ; au dire de Sédir (*op. cit.*, p. 84) « un initié de Nuremberg dit qu'il vivait encore en 1747-1748 ; on l'aurait vu au convent annuel de tous les Illuminés d'Europe qu'il présiderait encore actuellement. Une tradition prétend qu'il n'a pas encore quitté la terre ».

Georg Starkey, contemporain de Vaughan, adopte le même pseudonyme, Irénée Philalethes et puis émigre en Amérique. Au même moment John Heydon, dans son *Voyage au pays des Rosicruciens* <sup>(1)</sup> (1660) publie sa falsification de la *Nouvelle Atlantis* de Francis Bacon dont il fait un Rose-Croix. Ce sera l'un des premiers livres de ce rosicrucien prolifique à qui l'on doit entre autres une *Nouvelle Méthode de physique rosicrucienne* <sup>(2)</sup>, et les *Infailibles Axiomata des R. C.* <sup>(3)</sup>. Comme Vaughan et suivant l'exemple des premiers doctrinaires, il assure, à tort ou à raison, n'être pas un Frère R. C. mais soutient qu'il a été en relations suivies avec d'authentiques Frères dont il cite les noms incontrôlables et avant tout un certain Frère Walfoord et un Frère Williams à qui il prête un palais-temple rappelant ceux qu'imaginèrent ses prédécesseurs en 1614.

Le renouveau ne se cantonne plus en Angleterre à partir de 1660. En Allemagne <sup>(4)</sup> on publie dès lors des inédits, les uns authentiques les autres apocryphes, des premiers doctrinaires de la rose-croix. C'est ainsi que Benedictus Bhanson publie en 1660-1661 un traité de Sperber qui annonce et dépeint la Troisième Monarchie, règne de l'Esprit et l'on prépare l'édition de l'admirable *Scrutinum chymicum* de Michel Maier qui paraîtra en 1687 avec son abondante illustration <sup>(5)</sup>, tandis que se réveille la vigilance luthérienne : en 1672, J. F. Budé dénonce les « Rose-Croix lucifuges ». En France <sup>(6)</sup> un apothicaire alchimiste fonde en 1660 une association de Rose-Croix qui sera dispersée en même temps que toutes les officines d'alchimie et tous les clubs secrets au lendemain de l'affaire des poisons de la marquise de Brinvilliers. C'est le temps où le philosophe français Sorbière voyageant en Hollande proclame qu'il n'y a point « de pays au monde plus commode que la Hollande aux Frères de la Rose-Croix et où ceux qui ont le secret du grand œuvre soient plus en liberté ».

En tout cas quelque chose a dû se produire autour du demi-siècle et il n'est pas douteux que des associations ou sociétés secrètes aux préoccupations plus ou moins philosophiques ou occultistes se mettent à pulluler. Quel a été le rôle de la Rose-Croix dans leur genèse, voilà ce qu'il nous importe d'élucider. J'ai esquissé plus haut l'histoire des « académies » qui fleurissent au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle particulièrement en Italie et en Allemagne. Le mouvement paraît s'être accentué au XVII<sup>e</sup> siècle de part et d'autre du Rhin. A côté de l'académie du Palmier (1617) <sup>(7)</sup> et de la Société strasbourgeoise « du Sapin » (1633), on rencontre celle des « Trois Roses » (1643), celle de l'Ordre des Fleurs à Nuremberg (1644), « l'Ordre des Cygnes de l'Elbe » (1660), celle dite « Indissolubilis » qui remonterait à 1580 et fusionne en 1671 avec le Palmier. Que des relations se soient établies entre ces divers cercles, cela est très vraisemblable; rien de certain ne permet d'affirmer qu'elles formaient une chaîne hiérarchisée avec des liens de filiation à quelque degré comparable à l'organisation des loges maçonniques après 1717, et encore moins qu'il y ait entre elles d'une part et la franc-maçonnerie d'autre part un rapport autre que celui d'une ambiance commune.

La franc-maçonnerie moderne est née en Angleterre dans une ambiance similaire, celle des « clubs » qui commencent à fleurir à l'époque de Cromwell à Londres. Mais elle ne paraît pas davantage se rattacher directement par voie de filiation à l'un ou l'autre des clubs. Le nom même si original de « freemason » franc-maçon porte à examiner la thèse, accréditée dans les loges, d'une évolution à partie des corporations de maçons et d'architectes.

---

<sup>1</sup> John Heydon : *Voyage to the land of the Rosi-crucian* (Londres, 1660).

<sup>2</sup> John Heydon : *A new methode of Rosie Crucian physick* (Londres, 1658).

<sup>3</sup> John Heydon : *The R. C. infallible Axiomata* (Londres, 1660); autres ouvrages du même : *The holy guide* (Londres, 1662) ; *Theomagia, or the temple of Wisdome in three parts : spiritual, celestical and elemental* (Londres, 1662/1664).

<sup>4</sup> Peuckert (*Die Rosenkreutzer*, p. 277) signale la séduction exercée par l'idée rosicrucienne sur Abraham von Franckenberg qui, en 1638, adopte cette doctrine dans son livre *Raphaël*. C'était au demeurant un fervent disciple de Jacques Boehme qu'il visita en 1623 à Görlitz.

<sup>5</sup> Michael Maier : *Scrutinum chymicum per oculis et intellectui accurate accomodata, figuris cupro appositissime incosi* (Francfort, 1687).

<sup>6</sup> Ne citons que pour mémoire la réédition par un facétieux des absurdités publiées par Gabriel Naudé : en 1639, dans un exercice oratoire du Bureau d'Adresse (*Des Frères de la Rose-Croix*, in *Recueil général des questions traitées es conférences du Bureau d'Adresse*, lundi 16 mai 1639, t. IV, Paris, 1660).

<sup>7</sup> Cette société avait des usages curieux, par exemple pour la façon de tenir le verre ou de taquiner les « bleus ».

## 1. Loges opératives d'architectes et de maçons et franc-maçonnerie.

Les corporations artisanales imposaient une part de secret à leurs membres pour ne pas divulguer des méthodes de travail ou des lois physiques ou esthétiques qu'on croyait sacrées.

On ne connaît pas l'époque exacte où naissent les corporations. En 1317 les « tailleurs de pierre » de Venise se manifestent par un document qui n'est sans doute que le plus ancien qui nous soit parvenu <sup>(1)</sup>. Vers la fin du siècle circule en Angleterre un « Poème maçonnique » - signalé par les historiens sous le nom de Manuscrit Royal ou Manuscrit Halliwell, nom du premier éditeur de ce texte dont on a voulu déduire qu'à l'époque déjà des profanes avaient accès aux réunions professionnelles. Nous le discuterons plus loin. Ne sont guère moins anciennes les *Old charges* des guildes anglaises de maçons qui munis du privilège royal se disaient « free-masons », franc-maçons. Aucun texte de l'époque ne permet toutefois d'entrevoir l'organisation et les usages internes, rituels ou autres, qu'on voudrait prêter à ces groupements professionnels.

Les choses sont un peu plus nettes sur le continent.

C'est semble-t-il à Strasbourg que fut fondée la première loge (Hütte) d'architectes. A son exemple de nombreuses villes allemandes, autrichiennes et hongroises virent naître des corporations fortement hiérarchisées. Et le 25 avril 1459 les maîtres architectes de toutes les « loges » se réunirent à Ratisbonne pour élaborer un statut commun à la profession et à toutes les loges. Ils se constituèrent en Fraternité dont l'architecte de Strasbourg, célèbre par sa cathédrale, devait prendre la tête et ils décidèrent des réunions annuelles par provinces et, de loin en loin - tous les cinq ans, semble-t-il - des réunions plénières. Il y en eut en 1464 et en 1469 <sup>(2)</sup>. Maximilien I<sup>er</sup> leur accorda des privilèges et prit la Fraternité sous sa protection le 3 octobre 1497 <sup>(3)</sup>. La guilde se perpétua. Cent ans après sa création on éprouva le besoin d'en réviser le cadre. En 1563, soixante-douze maîtres de loges se réunirent à Bâle, dotèrent la Fraternité de nouveaux statuts et révisèrent les hiérarchies traditionnelles. La loge de Strasbourg restait en tête, suivie des trois grandes loges de Vienne, de Zurich et de Cologne. La hiérarchie ne change guère : maîtres, compagnons, artisans, répondant aux besoins de l'œuvre et encore maintenue dans les professions, par-delà la dissolution des guildes. On institua des signes de reconnaissance entre grades et à l'intérieur des grades et un symbolisme rituel identique dans tous les pays mais dont nous ne savons rien de précis. Rien n'assure que le rituel célébrait le mythe d'Hiram, architecte du temple de Salomon assassiné par des artisans jaloux qui cachèrent son corps retrouvé plus tard par les maîtres. Développement sans doute tardif d'un passage de l'Écriture (Rois, III, ch. VII) <sup>(4)</sup> qui dans la Franc-Maçonnerie moderne servira de mythe d'initiation au grade de maître. Nous ne savons pas davantage si les architectes se référaient au symbole des colonnes Boaz et Iachin placées par Hiram, dit l'Écriture (*ibid.* 21), de part et d'autre dans le vestibule du temple. Selon une tradition maçonnique manifestement tardive, le mythe d'Hiram fait allusion au meurtre de Maître Erwin, constructeur de la cathédrale de Strasbourg, assassiné par ses compagnons le jour même de la consécration ; et Iachin et Boaz symbolisent les deux tours inachevées de la même cathédrale. Ce sont là, peut-on croire, des élaborations de loges soucieuses de garantir une filiation incertaine.

---

<sup>1</sup> Ce texte proclame le désir des tailleurs de pierre de « contribuer à la gloire de Dieu et de la glorieuse Vierge Marie, toujours notre avocate ».

<sup>2</sup> Buble, *Ueber den Ursprung und die vornehmsten Schicksale der Orden der Rosenkreutzer und Freymaurer* (Göttingen, 1804), p. 257-261.

<sup>3</sup> Tenons pour une fable la prétendue assemblée des franc-maçons anglais tenue à York en 926 qui aurait élaboré la première constitution, dite constitution d'York, dotant ainsi la Franc-Maçonnerie anglaise d'un brevet d'antériorité.

<sup>4</sup> Eliphas Lévi (*Le grand Arcane ou l'occultisme dévoilé*, p. 162-163) cite un manuscrit du VIII<sup>e</sup> siècle parlant de cette version. Ce texte est apocryphe.

Pour démontrer cette filiation on s'est référé à plusieurs documents ambigus <sup>(1)</sup>, avant tout le « manuscrit Halliwell » : « Je trouve écrit dans les temps anciens que les apprentis devaient être de bonne race, et que ceux du sang des grands seigneurs pratiquaient parfois cette géométrie, ce qui est fort bien ». Est-il raisonnable d'induire de l'allusion à la présence occasionnelle de grands seigneurs l'existence de loges mi-professionnelles mi-philosophiques ? Le texte n'impose pas cette interprétation. La rareté même du fait que souligne le terme « parfois » porte à croire à la présence de quelque grand protecteur, comme il en allait de tous temps dans toutes les assemblées professionnelles. Et c'est bien ainsi qu'il conviendrait d'interpréter la prétendue « acceptation » de la reine Elisabeth par la loge londonienne des free-masons si elle était attestée par un document sérieux. Or nous ne l'apprenons que par la Constitution de la Franc-Maçonnerie rédigée par Anderson en 1723 dont les informations historiques n'ont aucune valeur, nous le verrons. La reine, dit ce texte, s'était attristée de ce que, étant femme, elle ne pouvait satisfaire son désir d'être accueillie comme sœur par les maçons. Cette légende que rien n'atteste avait manifestement pour but de recommander la formation de loges féminines. Sur cet argument fragile Katsch <sup>(2)</sup> a voulu échafauder une hypothèse plus subtile. Rejetant l'idée guère soutenable d'une filiation directe, il s'avisa de ce « de tous temps, en Angleterre du moins, l'histoire connaît *parallèlement* avec les guildes de maçonnerie opérative, des sociétés occultes de maçons de l'Art royal ». Anderson, raisonne cet auteur, n'appelaient-ils pas les affiliés « fils de l'art royal ? et tout l'historique proposé par Anderson des loges opératives, était un tissu d'erreurs », n'était-il pas tout bonnement symbolique, décrivant, à mots couverts l'histoire véridique des unions occultes « assez étroites que des hommes libres pourraient bien avoir entretenu » ?

Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'hypothèse ne force par l'adhésion.

Reste celle que formule Robert F. Gould. Il avait remarqué <sup>(3)</sup> dans la *Description de Londres* <sup>(4)</sup> par John Stow des différences appréciables entre la seconde, la troisième et la dernière édition respectivement de 1603, 1618 et 1633, pour ce qui touchait à la guilde des freemasons. L'édition de 1633 nous apprend en effet <sup>(5)</sup> que « la Compagnie des maçons antérieurement nommée Freemasons, de date ancienne et de bonne réputation de par les réunions affables et gentilles en divers temps, ayant coutume d'être une aimable Fraternité (a loving Brotherhood), tenait fréquemment ses assemblées mutuelles aux temps du roi Henri IV dans la douzième année de son gracieux règne ». Gould assure que l'édition de 1603 passe sous silence ces détails historiques et mentionne à la place : « mais je n'ai rien lu sur l'ancienneté de cette compagnie ». La citation est erronée <sup>(6)</sup>. Katsch sans prendre la peine de contrôler s'en empara pour démontrer qu'entre les deux dates la Franc-

---

<sup>1</sup> Je passe sur le soi-disant « acte de Cologne de 1535 » dont la teneur même trahit la tardivité et dont, bien entendu, il ne subsiste pas de texte ancien ; il émanerait de la Fraternité des loges d'architectes allemands : « Comme nous sommes devenus attentifs à ces temps difficiles et confus en raison des méprises et déchéances des hommes..., comme nous sommes unis par des secrets et des conventions indissolubles et d'autant plus sûrement accusés par les étrangers et profanes... nous annonçons tant au monde éclairé qu'au monde obscurci que nous ne sommes pas les descendants des Templiers mais bien plus anciens. »

<sup>2</sup> Katsch, *op. cit.*, p. 13-64.

<sup>3</sup> Robert Freke Gould : *The History of Masonry* (Londres, 1882-87), t. III, p. 176, note 4.

<sup>4</sup> John Stow : *A Survey of London, containing the originall, antiquity, increase, moderne estate and description* (resp. ed. 1663 government) *of that citie*, written, in the year 1598 (ed. 1633 : afterwards enlarged by the care of A. M.). 1<sup>re</sup> ed. Londres, 1599, in-4°, 484 p. ; 2<sup>e</sup> ed. Londres, 1603, in-4°, 581 p. ; 3<sup>e</sup> éd. Londres, 1618, in-4°, 983 p. ; 4<sup>e</sup> éd. Londres, 1633, in-fol., 939 p.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> éd., p. 630.

<sup>6</sup> L'édition de 1603 ne donne de renseignements historiques sur aucune des nombreuses guildes dont elle dresse l'inventaire, pas plus qu'elle ne mentionne le défaut d'information de l'auteur. L'édition de 1618, légèrement augmentée, reproduit le même inventaire et mentionne à la fin que la plus ancienne des guildes est à la connaissance de l'auteur celle des Tisserands, « brotherhood or Fraternity » confirmée par Henri II, et que les suivantes sont celle des Tailleurs et celle des Armuriers confirmées par le roi Edouard II. Elle ajoute : « Les autres compagnies ont poursuivi leur licence de Société Fraternité ou Corporation sous les règnes d'Edouard III, de Richard II, Henri IV, Henri V, Henri VI et Edouard IV, et certaines plus tard. » Enfin l'édition définitive de 1633, très enrichie, consacre autant de place à chaque corporation avec ses armoiries et son historique, souvent analogue jusqu'aux termes. Rien n'y distingue des autres compagnies l'allusion aux freemasons.

Maçonnerie spéculative dissimulée sous le masque de la guilde professionnelle avait constitué « sa légende artistique » <sup>(1)</sup>.

Ainsi rien ne vient démontrer le moindre lien entre les deux ordres de loges avant le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle au moins. Le premier document sérieux, je l'ai rencontré dans un ouvrage anglais de 1686, *L'Histoire naturelle du Staffordshire* <sup>(2)</sup>. Robert Plot, son auteur, conservateur du musée d'Ashmole dont nous allons parler, et professeur de chimie à l'université d'Oxford, réunit dans ce livre, à l'intention du roi, toutes sortes de renseignements. Il nous entretient longuement d'une « loge de freemasons » assez particulière. Il est d'usage dans le Comté, dit-il, de recevoir des gens dans la Société des Francs-Maçons (Society of Freemasons), usage qui « dans les limites de ce Comté semble plus en vogue que partout ailleurs, quoique je trouve la coutume répandue plus ou moins dans toute la nation. Car ici j'ai trouvé des personnes du plus haut rang qui ne dédaignent pas de se faire recevoir dans la Fraternité (Fellowship) ». Lorsqu'il s'agit d'admettre un nouveau membre, « on réunit une assemblée ou loge (they call a meeting or Lodg) » au cours de laquelle « devant cinq ou six anciens » et en présence de sa femme, des gants et une collation sont offerts et « certains signes secrets » sont transmis au candidat. Ces signes sont connus par les initiés dans toute l'étendue du royaume, et aide et assistance est aussitôt fournie à l'adhérent. En outre « il y a des articles secrets que personne ne connaît sauf eux-mêmes (that none knows out themselves) et qui sont peut-être aussi mauvais que l'histoire de l'ordre » contenu dans un « rouleau ou parchemin » et faisant remonter la société à saint Amphibalus <sup>(3)</sup>. Voilà qui est net, indiscutable et bien attesté.

Nous sommes en présence d'une loge mi-opérative mi-spéculative. L'événement n'est pas une absolue nouveauté, puisque déjà il existe des loges dans tout le pays et l'adhérent peut trouver assistance où qu'il aille en Angleterre. Le fait pourtant que Plot le relate comme une singularité remarquable tend à prouver que cette coutume est relativement récente encore. Un témoignage recueilli par Bliss <sup>(4)</sup> en 1716 recoupe cet indice: sir Christopher Wren, né en 1632, déclara devant Hearne que « lorsqu'il avait été un jeune homme il n'y avait pas eu de (francs) maçons à Londres », disons donc autour de 1650 <sup>(5)</sup>.

C'est dans cette perspective qu'il convient de placer le document que citait en dernier lieu Hutin <sup>(6)</sup> et dont rien n'assure, comme le pense cet auteur, qu'il « révèle sans doute un usage fort ancien chez les freemasons anglais » : « L'un des anciens, est-il écrit dans le statut de la Loge d'York (1693), prend le Livre ; celui ou celle qui doit être fait Maçon pose les mains sur le Livre et alors les Instructions (lui) sont données » ; et cet autre texte de 1691, dû à Robert Kirk, pasteur d'Aberfoill en Ecosse : « Le mot de maçon est un mystère dont je ne veux pas cacher le peu que je sais. C'est une espèce de tradition rabbinique, une sorte de documentaire sur Jakin et Booz, les deux colonnes érigées dans le temple de Salomon ; avec en plus certain signe secret, transmis de main en main, au moyen duquel ils se reconnaissent et deviennent familiers entre eux. » L'intérêt de ce dernier texte est de montrer que derechef les discussions « philosophiques » - où cabale et alchimie ont autant de place que dans les ouvrages d'un Vaughan ou d'un Heydon - se substituent aux préoccupations purement professionnelles.

## 2. Franc-maçonnerie et Rose-Croix.

Ce que j'ai dit de l'essence mythique de la première Fraternité R. C. tranche la question jusqu'en 1650 et au renouveau rosicrucien. Il me faut cependant dire un mot d'un texte de Robert Fludd qu'on a beaucoup commenté. Les loges anglaises étaient et sont encore persuadées que Fludd fut le pre-

---

<sup>1</sup> Katsch, *op. cit.*, p. 473.

<sup>2</sup> Robert Plot : *The National History of Staffordshire* (Oxford, 1686).

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 316-317.

<sup>4</sup> Philippe Bliss, *Reliquiae Hernianiae*, 1, 336, cité par Gould, *op. cit.*, t. III, p. 98.

<sup>5</sup> Les premiers débuts de ces usages remontent, semble-t-il, à tout le moins au début du siècle, à titre de cas isolés. On cite l'acceptation par la Loge La chapelle de Marie d'Edimbourg, de John Boswell d'Auchinlek reçu le 8 juin 1600 et, le 20 mai 1641, de Robert Moray, quartier-maître général de l'armée écossaise.

<sup>6</sup> Serge Hutin : *Les Francs-Maçons* (Paris, 1960), p. 55.

mier organisateur d'une sorte de maçonnerie rosicrucienne. Waite <sup>(1)</sup> prétend avoir recueilli dans ces loges maints documents secrets établissant qu'autour de 1620 une loge spéculative tenait ses asises à proximité de sa maison. On posséderait même la liste des membres si elle n'avait péri avec toutes les archives dans l'incendie monstre de 1666. Voici ce texte dont un fragment nous a déjà servi : « Nul fruit ne peut être cueilli avant qu'il soit mûr. Et la venue des Frères Rose-Croix ne peut être le gage de la restauration des choses, mais c'est Dieu seul habitant dans le ciel qui opère toutes choses et à la fois donnera leur signe tant au ciel que sur la terre; les sages (sapientes) seuls peuvent les observer et les distinguer. Les Frères de Rose-Croix, dis-je (ainsi appelait-on jadis ceux que nous nommons aujourd'hui les Sages, ce nom de R. C. attribué à l'ignorance de la misérable humanité étant tellement odieux aux contemporains qu'il est déjà enseveli dans l'oubli des hommes) ne peuvent faire en Europe de telles mutations ; cependant ils osent annoncer ouvertement aux Européens que de tels maux seraient bientôt amenés par eux de la main de Dieu, ce qu'ils prévoient par de nouveaux astres et par l'observation d'autres miracles de la nature, tout comme les trois mages prévoyèrent, par l'apparition d'une nouvelle étoile, que le Roi spirituel des Juifs était né, qu'il serait adoré dans les siècles à venir et que ses fidèles seraient conduits à une fin heureuse. Et maintenant il semble que soit proche le terme de cette dernière monarchie qu'annonça le rêve du roi selon Daniel II. Comme il résulte de ces prédictions, ce ne fut pas mon intention de dire que cette nouvelle constellation présageait l'apparition des Frères Rose-Croix, mais que les sages modernes et ces trois mages de jadis réussissent à connaître la vérité future par les étoiles et à la prédire au monde. »

Peut-on sans risque déduire de ce texte après tout très clair que, dès avant sa publication en 1633, la Rose-Croix était entrée dans la clandestinité et s'était « transformée en Franc-Maçonnerie occulte désignée ici par Sages, pour devenir sous Cromwell les clubs secrets ou loges » <sup>(2)</sup> ? Le « programme » de la « société transformée » figure-t-il en toutes lettres dans ce *Summum Bonum* de 1629 paru sous la signature de Frizius (mais auquel Fludd a au moins collaboré) et placé encore sous le signe de la Fraternité R. C. ? Le XVII<sup>e</sup> siècle croyait aux constellations et à l'astrologie et les Sages pourraient fort bien désigner des isolés, des individus pratiquant par eux-mêmes et pour eux-mêmes une recherche et des progrès spirituels qu'on attribuait auparavant aux « Frères » Rose-Croix.

Mais si le *Summum Bonum* n'a pas été le programme d'une fraternité, il contient une prise de position précieuse qui annonce un principe essentiel de la future Franc-maçonnerie : la tolérance et l'union dans une même assemblée de toutes les confessions et de toutes les couches de la société : « Toutes ces diversités de croyances demeurent pour eux » c'est-à-dire pour les « sages » alias Rose-Croix « tout à fait en dehors des lois essentielles de la vraie sagesse mystique (*sapientiae mysticae*). Ainsi nous croyons que ces hommes qui appartiennent les uns aux couches humbles, les autres aux couches plus élevées de la société, se trouvent de-ci de-là à travers une confession comme une autre... Ces hommes honorables observent consciencieusement la loi morale de l'Écriture comme la loi mystique de celle-ci au sein de n'importe quelle secte chrétienne, et suivant les normes du Sauveur ils se consacrent de même de toutes leurs forces à la crainte et à l'adoration du Seigneur; comme à l'amour le plus vaste du prochain à tous les points de vue de la loi morale. » C'est presque une préfiguration de la Constitution d'Andersen, et cela est sans doute beaucoup plus important qu'une filiation indémontrable entre un organisme hypothétique et une réalité postérieure de plusieurs décades.

A défaut de Robert Fludd et parfois même cumulativement avec lui, c'est Elias Ashmole qui passa pour l'organisateur de la Franc-Maçonnerie spéculative moderne. Ashmole est né en 1617 à Lishfield dans ce comté de Shaffordshire où, nous l'avons vu, les loges fleurissent plus qu'ailleurs en Angleterre durant le dernier quart du siècle. Il débarque à Londres à dix-neuf ans et se lie avec des astrologues. Certains en ont conclu qu'il « devint vraisemblablement dès cette époque membre de la Fraternité de la Franc-Maçonnerie ». Pour ne prendre que les événements prouvés d'une vie enrichie de légendes par une Autobiographie publiée tardivement (1717), Ashmole se fixe à Londres pour publier à partir de 1650, dans le goût du temps, d'anciens manuscrits d'Alchimie sous le titre d'en-

---

<sup>1</sup> Arthur Edward Waite : *The real History of the Rosicrucians* (Londres, 1882).

<sup>2</sup> Von Murr, *op. cit.*, 69, et Sender, *op. cit.*, p. 473.

semble de *Chymical collection* et sous le pseudonyme de James Hesoll. Puis il publie, sous son propre nom, un *Theatrum chemicum britannicum* <sup>(1)</sup>, compendium imposant qu'il introduit par une défense assez frivole des Rose-Croix de 1614 et de la *Fama* qui, nous l'avons vu, paraîtra l'année suivante dans la traduction anglaise de Heydon. Ajoutant aux données des manifestes initiaux, Ashmole nous apprend que le premier compagnon du Père Rosencreutz, Frère I. O., ne se borne pas, comme dans la *Fama*, à guérir des écrouelles le jeune duc de Nortfolgt (Earl of Norfolk) ; il sauve le Dr B., médecin particulier de la reine Elizabeth qui lui avait par deux fois passé la petite vérole. Ashmole trouve par ailleurs fort désolant que ce « frère » ne soit venu en Angleterre que pour traduire en vers latins l'*Ordinall* de Thomas Norton, ouvrage d'alchimie qui ouvre le *Theatrum chemicum*.

Cette préface contient cependant deux notations précieuses. Elle dénonce - sans doute à juste titre - l'intolérance des puritains qui assaillent les convents et livrent au feu comme papiste ou diabolique, tout livre portant sur la couverture des lettres rouges ou contenant un diagramme mathématique. On rejoint ici cette volonté de tolérance que proclamait Frizius vingt ans plus tôt.

A un autre endroit, parlant des vertus de l'alchimiste et de ses coutumes, Ashmole rappelle que c'est l'usage des « connaisseurs de la nature » de se choisir un « fils » spirituel à qui ils livrent leur doctrine secrète après lui avoir fait prêter serment de ne pas la révéler à qui voudrait en tirer argent. Sur ce rappel d'un mode d'initiation et de transmission des doctrines effectivement en usage dans le monde savant de l'époque - Barnaud ne s'est-il pas élevé contre cet usage peu profitable à la science mondiale ? -, on a échafaudé mainte hypothèse. Est-ce vraiment l'aveu de l'initiation maçonnique ? Quel crédit peut-on accorder au « Journal » d'Ashmole nous apprenant qu'il fit « la connaissance de Master Barckhouse, un vénérable (philosophe) Rose-Croix qui l'appela son fils » et lui confia librement un grand secret ? Le 13 mai 1653, poursuit le « Journal », Barckhouse se croyant à la veille de mourir « me dit en mots (in syllables) la vérité sur la pierre philosophale qu'il me légua » <sup>(2)</sup>. Nous voyons ici poindre cette amorce du prestige aussi mystérieux que tenace dont jouira désormais et jusqu'à nos jours le « secret Rose-Croix », prenant la relève du « secret alchimique », de la « pierre » et du Graal. William Barckhouse (1593-1662) fut un alchimiste. Rien n'assure qu'il a été Rose-Croix.

Elias Ashmole a-t-il vraiment été affilié à la Franc-Maçonnerie ? Quel crédit peut-on accorder à deux notes que notre antiquaire aurait eu l'imprudence de laisser dans ses papiers : « 16 octobre 1646 : J'ai été fait franc-maçon à Warrington dans le Lancashire avec le colonel Henry Mainwaring of Kartishem de Cheshin. Les noms de ceux qui furent alors à la loge, M. Richard Penkel Warden, M. James Collier, M. Sankey, Henry Litter, John Ellam et Hugh Brever. » Et : « 10 mars 1682 : J'ai reçu un appel pour paraître à la loge qui devait se tenir le lendemain au Masons hall de Londres. Le 11, je suis allé et dans la matinée furent admis dans la compagnie (fellowship) des Francs-Maçons » suivent des noms de récipiendaires. « J'étais compagnon-senior parmi eux (il y avait trente-cinq ans que j'avais été admis). Etaient présents à mes côtés » suivent des noms. « Nous tous dînâmes à la Taverne de la Demi-Lune à Cheapside ; en un dîner noble à la charge des maçons nouvellement acceptés » <sup>(3)</sup> ?

Doit-on dire pour autant que Elias Ashmole n'ait pas été affilié à quelque loge anglaise ? Tout au contraire, l'intérêt qu'il portait à l'alchimie et à la doctrine rose-croix doit faire penser qu'il était lié avec tous ceux qui, tels Vaughan-Philalethes ou Heydon, défendaient des idées analogues et que les uns et les autres aient été parmi les premiers à promouvoir les clubs secrets qui proliféraient à Londres autour du demi-siècle, les premiers aussi à introduire dans les loges en voie de transformation l'intérêt pour la philosophie alchimique ou cabaliste que note à la fin du siècle le pasteur Kirk.

---

<sup>1</sup> Elias Ashmole : *Theatrum Chemicum Britannicum containing severel poeticall Pieces of our Famous English Philosophers, who have written the Hermetique Mysteries in their own Ancient Langage*, Faithfully collected into our Volume, with annotation thereon, by Elias Ashmole esq. qui est Mercuriophilus Anglicus (Londres, 1652).

<sup>2</sup> (Elias Ashmole) *Memoirs of the life of the learned antiquary Elias Ashmole drawn by himself by way of Diary*, publié par le Dr Campbell (Londres, 1717).

<sup>3</sup> Cité par Katsh, *op. cit.*, p. 504.

Et cette coïncidence du renouveau rosicrucien et de la naissance des clubs puis des loges spéculatives doit faire penser que le message de la *Fama*, sous une forme plus ou moins pure, mêlé de tout un syncrétisme alchimique, s'est imposé dans les loges maçonniques, que toute la part de mythes, de rites supposés, de décor imaginaire empruntée ou élaborée par la première Rose-Croix contribua à altérer, réformer ou façonner le rituel et l'emplacement des premières « lodges » en attendant d'être fixées par la première Constitution maçonnique, de 1723.

C'est l'importance de ces emprunts qui est difficile à mesurer. Pour les mythes d'abord, il n'est pas sûr que les premiers Rose-Croix aient connu, comme on l'a assuré le mythe de Hiram, architecte du temple. Plus d'un livre, même antérieurement au XVII<sup>e</sup> siècle rapporte des dialogues philosophiques entre lui et le roi Salomon éclairé par l'homme de l'art. Au frontispice d'un livre de Michel Maier <sup>(1)</sup> on voit Hiram et la reine de Saba debout en face du roi siégeant sur son trône, tandis qu'un rang de scribes Rose-Croix consignent l'entretien. Mais ce n'est pas cet épisode de la légende d'Hiram que pratiquent les rituels maçonniques et l'on peut fort bien croire que la tragédie finale a été élaborée tardivement dans les loges. Il reste que tout le chapitre du livre des Rois a fourni un thème à la fois aux premiers Rose-Croix et à la Maçonnerie.

Le fait est frappant surtout pour la présence des colonnes Jachin et Boaz, que Andreae situe à l'entrée du Palais du Roi, dans les *Noces chymiques*) que Fludd rappelle dans un texte capital et qui participe des décors maçonniques dès la fin du siècle.

On a fait cas d'identités de vocabulaire entre les Rose-Croix et les Maçons. L'un et l'autre, affirme-t-on, furent empruntés au jargon de la maçonnerie. Cela n'est manifeste que pour le langage rituel des loges si pittoresque dans son symbolisme un peu systématique. Chez les premiers Rose-Croix par contre, ce vocabulaire est exceptionnel et presque toujours emprunté servilement aux Ecritures. Pas plus que les grades fût-ce les trois premiers : apprentis, compagnons, maîtres, le vocabulaire n'est issue de la Rose-Croix primitive ; il dérive tout droit des loges opératives d'architectes.

C'est celles-là aussi qui ont dû fournir le premier noyau de la liturgie et des rites. Ici, cependant, on peut penser que la littérature rosicrucienne a fécondé ce fonds, à moins que l'un et l'autre n'aient puisé à une même source, comme pourrait le faire croire le poème de Spenser si proche des *Noces chymiques* lorsqu'il décrit les objets rituels portés par Fidelia, ceux-là même qui ornent « l'autel » chez Andreae. L'étonnante parabole rose-croix *Raptus philosophicus* <sup>(2)</sup> de 1619 pourrait passer pour une préfiguration des « voyages » initiatiques imposés au candidat franc-maçon, et le dialogue qui s'engage entre « Nature » et « le Candidat », n'est pas sans analogie avec ceux des loges : sur le chemin périlleux où « le candidat » rose-croix cherche la sagesse, Nature apparaît, sur son char, entourée de ses femmes :

« NATURE. - Où allez-vous ? Quel esprit vous mène ici ? Car ce lieu est généralement inconnu, isolé et dangereux.

LE CANDIDAT. - Je cherche les Frères de la Rose-Croix.

NATURE. - Tu as vraiment osé beaucoup. Mais tu ne satisfieras pas ton désir si tu n'apprends pourquoi je viens au-devant de toi avec mes vertueuses femmes.

LE CANDIDAT. - Je vous supplie de me le dire si ce n'est pas contraire à l'ordre des dieux. Si, malgré ma petitesse, je puis te servir en retour, tu me trouveras en tout temps disposé et reconnaissant.

NATURE. - Tu peux me servir, certes, mais il faut que tu me suives. J'ai demandé cela à tous les fidèles. Observe donc bien cette obligation et prends garde. »

On peut mettre en regard ce rituel d'initiation de la Rose-Croix maçonnique d'obédience écossaise (18<sup>e</sup> degré : Rose-Croix) publié récemment <sup>(3)</sup> : le postulant ayant frappé à la porte du Temple le Frère Premier Gardien annonce au Très Sage président « un Frère égaré dans la Forêt mystique,

---

<sup>1</sup> Michael Maier, *Scrutinium chymicum*.

<sup>2</sup> Rodophilus Staurophorus : *Raptus Philosophicus, das ist Philosophische Offenbarung gantz Simpel und Einfältig gestellet, und an die Hochlöbliche und berühmte Fraternitet R. C. unterthänig geschrieben* (1619), p. 11.

<sup>3</sup> Pierre Mariel : *Rituels des Sociétés secrètes* (Paris, 1961), p. 106.



qui a perdu la Parole lors de la seconde destruction du Temple et qui aspire, avec notre aide, à la retrouver ». Une fois le récipiendaire introduit, le Très Sage demande :

« - Que désirez-vous voir et entendre, mon frère ? Que souhaitez-vous apprendre et connaître? »

Sur sa réponse, le Très Sage mentionne la parole de Poïmandrès : « Médite d'abord sur la Lumière et arrive à la connaître » et dit que ceux qui sont ici rassemblés en sont encore à cette méditation : « vous voyez qu'il ne nous est guère possible de vous accorder ce que vous demandez, puisque nous cherchons toujours. Cependant nous n'avons point dessein de rester dans l'oisiveté. » Et rappelant encore le Poïmandrès qui demande à l'homme de connaître sa propre nature et de considérer la part immortelle et la part mortelle en nous, « c'est donc par l'esprit de sacrifice que nous espérons parvenir à cette illumination, car, dit aussi Hermès Trismégiste... le Divin est l'ordonnance du monde et son renouvellement naturel et la Nature est établie sur le Divin ». Etes-vous dans le sentiment de nous suivre ?

Plus frappantes encore sont les analogies avec les *Noces chymiques de Christian Rosencreutz* et d'autres écrits rosicruciens, des passages liturgiques suivant cette entrée du candidat et sa prestation de serment qui le fait Chevalier de l'Aigle et Rose-Croix d'Hérédome. Revenant du « premier Voyage » le Récipiendaire doit répondre à cette question du Très Sage : qui l'a le mieux guidé dans les trois régions du monde dans lesquelles ont été déposés les trésors de la Connaissance, à savoir l'antique Egypte, l'Inde secrète et la Palestine mystique :

L'INTRODUCTEUR (répondant pour le récipiendaire) :

La connaissance des Vertus de Foi et d'Espérance et la pratique constante de la Charité.

On se souvient en effet du rôle joué tant dans la *Fairie Queen* que dans les *Noces Chymiques* par ces trois vertus incarnées.

Le secret que rapporte le nouveau Frère et qu'il apprit à l'ombre des Pyramides ce sont les lettres INRI qui symbolisent la « grande Vérité » alchimique: IGNEM NATURA REGENERANDO INTEGRAT, « Toute la Nature est renouvelée par le Feu ou La Nature est renouvelée, intègre, par le Feu. Et ce Feu est l'élément principe, c'est ce Feu vivifiant qui embrase toute la Nature spirituelle de l'être humain. C'est cet élément sans lequel tous les autres resteraient froids et inertes, car il communique à l'air sa pureté, à l'eau sa fluidité, à la terre son inépuisable fécondité» <sup>(1)</sup>. « Que dit le Verbe ? « De même que l'or est purifié dans la fournaise ainsi le Juste sera purifié en passant par le Feu » ce principe de vie qui anime tous les êtres. » Formule presque identique à celle de Paracelse que j'ai citée plus haut <sup>(2)</sup>. « C'est au rayonnement de ce Feu Saint, qui se manifeste dans le Cosmos par le Verbe et dans l'homme par la Parole, que l'homme a reconquis tous les droits de sa primitive origine », autrement dit a obtenu la Réintégration dans l'état préadamique d'Adam Kadmon. « L'esclave est devenu l'égal de l'homme libre, la femme l'égale de son époux et aux lueurs de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, les hommes sont appelés à ne plus former qu'une seule famille de Frères », admirable résumé de l'aspect social inscrit dans l'idéal rosicrucien ancien.

Le même rituel comporte deux autres analogies précises avec les *Noces chymiques* et la *Fairie Queen*. A la « Fermeture des travaux » :

TRES SAGE: Très Respectable Chevalier Premier Gardien, quel but se proposent les Chevaliers Rose-Croix ?

PREMIER GARDIEN : Combattre l'orgueil, Très Sage, l'égoïsme et l'ambition, pour faire triompher à leur place le dévouement, la charité et la vérité.

T. S. : Qui vous a reçu ?

P. G. : Le plus humble de tous.

T. S. : Pourquoi dites-vous le plus humble ?

P. G. : Parce qu'il savait que seules la Science, la Vérité et la Lumière viennent d'en haut. »

---

<sup>1</sup> Michael Maier dans son *Cantilène* nous explique longuement en termes analogues le sens du Feu, notamment : « Ce feu est la source de toute lumière qui éclaire le vaste univers : c'est lui qui donne la chaleur et la vie à tous les êtres... Une flamme dont les ardeurs brûlent sans jamais consumer... C'est un esprit bienfaisant qui donne la forme intrinsèque à toutes choses, et qui sublimise tous les corps », etc.

<sup>2</sup> *Supra*, p. 19, n.

On se souvient que c'est Haute Humilité, portier du Château qui reçoit tant le Chevalier de Croix-Rouge que Rosencreutz lequel, à l'issue de ses épreuves, ayant acquis la connaissance, le remplacera dans cet humble office.

Enfin, au cours d'une « Instruction » du Chevalier Rose-Croix à l'issu d'un dialogue initiatique d'aspect alchimique l'Initiateur qui se dit avoir l'âge de Mathusalem répond au myste que lui reproche de paraître bien jeune :

« C'est l'effet du Roi couronné de gloire qui mourut et ressuscita plus parfait. Je connais son bain qui est celui de son épouse et je l'y ai vue toute nue s'y baigner avec son époux. »

On se souvient de l'épisode décisif des *Noces chymiques* faisant assister Christian Rosencreutz à la décapitation puis à la résurrection alchimique du roi et de la reine <sup>(1)</sup>.

La maçonnerie de rite « écossais » dont nous venons de voir le rituel du XVIII<sup>e</sup> degré a d'autre part adopté une partie de l'idéologie alchimique transformée par Paracelse. Le XXVI<sup>e</sup> degré (Le Prince de Merci) tombé en désuétude distingue en effet « trois sortes d'or » : l'or astral, l'or élémentaire et l'or vulgaire, tout comme Paracelse divise la création en corps astral ou invisible, et en corps visible ou palpable. La « Pierre philosophale » c'est « l'humide radical des éléments parfaitement purifiés et amenés à une souveraine fixité » et c'est « le travail du philosophe de s'exercer à la connaissance de l'art de perfectionner ce que la Nature a laissé imparfait dans le genre minéral » et d'atteindre ainsi au trésor de la Pierre. La genèse des éléments est, elle aussi, purement alchimique : « Quand la première matière (la *materia prima* des alchimistes) est sublimisée au centre de la Terre et qu'elle passe dans les lieux chauds et purs où une certaine graine des souffles adhère aux parois, alors cette vapeur, ce Mercure des philosophes, s'unit, se joint à cette graine qu'elle sublimise ; de ce mélange résulte une certaine onctuosité qui, venant à se sublimer de nouveau et passant dans d'autres lieux nettoyés par la vapeur précédente et où la Terre est plus subtile, pure, humide, remplit les pores de cette terre, se joint à elle, et c'est alors que se produit l'or » <sup>(2)</sup>.

---

<sup>1</sup> La liturgie du grade de Chevalier Rose-Croix dans la Maçonnerie d'obédience anglaise est fort différente et ne rappelle en rien le rosicrucisme initial. J'extrais ces passages du rituel récemment publié par G. Serbanesco, *Histoire de la franc-maçonnerie universelle, son rituel, son symbolisme*, (Paris, 1965-1966), t. II p. 127 *passim* :

LE TRES SAGE : - Digne Chevalier, qui êtes-vous ?

LE RECIPIENDAIRE : Je suis né de parents nobles de la tribu de Judas.

LE TRES SAGE : Quel est votre pays ?

LE RECIP. : La Judée.

LE TRES SAGE : Quel art professez-vous ?

LE RECIP. : La Maçonnerie.

LE TRES SAGE : Digne Chevalier, vous m'inspirez la plus parfaite estime; mais vous nous voyez accablés de tristesse. Tout est changé ; le premier soutien de la Maçonnerie n'est plus; le voile du Temple est déchiré; les colonnes sont brisées; les ornements les plus précieux sont enlevés, et la parole est perdue. Nous n'avons d'espérance, pour la recouvrer, que dans votre courage. Nous promettez-vous de l'employer pour nous ?

LE RECIP. : Oui, Très-Sage.

LE TRES SAGE : Venez ici nous en donner l'assurance, en prêtant serment que si vous parvenez à connaître nos mystères, vous en garderez le plus profond silence. Y consentez-vous ?

Après la prestation de serment et le premier Voyage :

LE T. S. : Mon frère, d'où venez-vous ?

LE R. : De la Judée.

LE T. S. : Par où avez-vous passé ?

LE R. : Par Nazareth.

LE T. S. : Qui vous a conduit ?

LE R. : Raphaël.

LE T. S. : De quelle tribu êtes-vous ?

LE R. : De la Tribu de Judas.

LE T. S. : Rassemblez les lettres initiales de ces quatre noms. Que font-elles ensemble ?

LE R. : INRI.

LE T. S. : Oui, mon cher Frère. C'est l'inscription que vous voyez en haut de cette Croix, et la parole que nous avions perdue et que votre zèle nous a fait retrouver.

Et le récipiendaire est fait Chevalier, Prince de l'Aigle et du Pélican, parfait Maçon libre d'Hérédome, sous le titre de Souverain de Rose-Croix.

<sup>2</sup> Pierre Mariel, *op. cit.*, p. 150-151.

Mais c'est davantage encore dans la mentalité, l'orientation générale des recherches, l'attitude devant la vie et la pensée qu'il convient d'apercevoir un lien entre l'ordre mythique de 1614 et la franc-maçonnerie naissante : l'idée de fraternité et d'entraide désintéressée, de tolérance absolue, avec un arrière-plan religieux et chrétien à l'époque très marqué, une curiosité métaphysique teintée d'alchimie, de cabalisme et de paracelsisme, le recours aux symboles traditionnels des alchimistes, aux formules théosophiques, astrologiques, et pseudo-scientifiques, bref une ambiance spirituelle à laquelle se joignent des préoccupations sociales et réformatrices purement spirituelles au départ et que la Franc-maçonnerie tirera de plus en plus vers le plan séculier.

### *3. La filiation templière.*

On ne reprendra pas ici l'histoire des Templiers. Elle n'a pas fini de livrer son secret. D'année en année de nouvelles recherches ou de nouvelles hypothèses essaient d'éclairer les mœurs et coutumes de l'ordre et les raisons de sa perte. Il ne paraît pas douteux que le supplice ait fait avouer des infamies imaginaires suggérées par les bourreaux. Il ne paraît pas douteux que la mort de Jacques de Molay dernier Grand Maître de l'Ordre et de ses compagnons ait été un des grands crimes de l'histoire politique. Il est vraisemblable qu'aucun membre de l'Ordre alors en France n'a échappé au massacre et l'on peut tenir pour une fable ou un pieux mythe les récits aussi divers que circonstanciés qui content la fuite de quelques-uns et leur continuité clandestine afin de préparer la vengeance de l'Ordre, doublet moderne du mythe d'Hiram. Tel le mythe constitutionnel de l'Ordre maçonnique écossais de la Stricte Observance : « Après la catastrophe, le Grand Maître provincial d'Auvergne, Pierre d'Aumont, s'enfuit avec deux commandeurs et cinq chevaliers. Pour n'être pas reconnu, ils se déguisèrent en ouvriers maçons et se réfugièrent dans une île écossaise où ils trouvèrent le grand commandeur Georges de Harris et plusieurs autres frères, avec lesquels ils résolurent de continuer l'Ordre. Le jour de la Saint-Jean 1313, ils tinrent un chapitre dans lequel Aumont, premier du nom, fut nommé Grand Maître. Pour se soustraire aux persécutions, ils empruntèrent des symboles pris dans l'art de la maçonnerie et se dénommèrent Francs-Maçons. » Et comme pour justifier la filiation de la loge écossaise, le récit continue : « En 1631, le Grand Maître du Temple transporta son siège à Aberdeen et par la suite l'Ordre se répandit, sous le voile de la Franc-Maçonnerie, en Italie, en Allemagne, en Espagne et ailleurs. »

Du moins peut-on penser que le souvenir des hiérarchies templières a quelque peu influencé l'organisation des loges, avant tout des hauts grades, empruntée pour l'essentiel à celle des loges opératives enrichie par l'apport rose-croix.

## LES REVISIONS DU CENTENAIRE

Un événement décisif se produit en 1717 à Londres. Le 24 juin, à la saint Jean, sur l'initiative de savants, de pasteurs et de nobles appartenant aux quatre loges londoniennes, celles-ci décident de se fondre en une Grande Loge qui entend prendre en main le destin de toute la franc-maçonnerie du monde. C'est, avec le pasteur James Anderson, le naturaliste Desaguliers qui est l'âme de cette réforme. Antony Sayer, l'aîné des maîtres des quatre anciennes loges est élu Grand Maître pour une année. La Grande Loge prétendit aussitôt à la primauté sur toutes les loges d'Angleterre qui furent invitées à solliciter d'elle confirmation de leur légitimité. Ce fut le début d'un privilège que la Grande Loge ne tarda pas à étendre au continent. On chargea Anderson de rédiger une constitution nouvelle qui devait réviser les *Old charges*, « devoirs anciens », issues des loges opératives et l'on exclut les derniers artisans qui avaient eu accès aux anciennes loges.

Anderson s'acquitta de sa tâche en 1723. Sa « Constitution » <sup>(1)</sup> qui parut cette année-là est empreinte de piété et de tolérance religieuse et essentiellement soucieuse de morale et d'humanité. Aussi déclare-t-elle : « Le maçon est tenu d'obéir aux lois des bonnes mœurs et s'il entend bien l'art (royal), il ne sera ni un négateur obtus de Dieu, ni un libertin irrégulier. Que les maçons des temps anciens aient ou non été tenus de partager la religion du pays ou de cette nation quelle qu'elle ait pu être, on considère cependant comme plus utile de ne les obliger à observer que la seule religion dans laquelle s'accordent tous les hommes, en laissant à leur conscience leurs opinions particulières, autrement dit d'être des hommes de bien et fidèles, ou des hommes droits et d'honneur, quelles que soient les dénominations ou les convictions qui les divisent. Ainsi la maçonnerie devient le cœur de l'union et le moyen de créer une fidèle amitié entre les hommes qui seraient restés sans cesse éloignés les uns des autres. »

Ce texte dans toute sa générosité consomme une rupture entre les desseins - essentiellement théosophiques et chiliastes - de la première Rose-Croix et même des premières loges. Les buts reconnus de la Grande Loge de Londres sont modérément religieux et avant tout sociaux. Rien de surprenant que les esprits plus fascinés par les arcanes de la métaphysique n'aient cessé d'opposer à cette maçonnerie pragmatique et réaliste l'idéal philosophique ou utopique qu'ils supposaient à la première Rose-Croix. De là les incessantes tentatives pour faire renaître, face à la Franc-maçonnerie et parfois dans son sein même, quelque Fraternité Rose-Croix sans lien profond avec ses origines. Il n'en est guère pourtant qui aient échappé à l'emprunte maçonnique, soit par la liturgie et le rituel soit même par la doctrine.

### 1. En Allemagne.

Il devenait urgent de se débarrasser d'une mythologie désormais sans portée et depuis longtemps discréditée. On retrouva le livre de Mormius qui substituait au Père Rosencreutz un certain Friedrich Rose. En 1737 paraît à Francfort un traité d'alchimie intitulé *Coelum reseratum chymicum* de J. G. Toeltius <sup>(2)</sup>. L'éditeur explique dans un avant-propos que le manuscrit remonte à 1612, date évidemment choisie pour assurer à l'écrit une antériorité sur la *Fama* de 1614. Une lettre-préface portant le même millésime et signée Johann Carl von Frisau J. F. R. C. - un pseudonyme qui, nous l'avons vu, avait servi les desseins de Kiesewetter et qui, au dire de Sédir, désignerait un imperator R. C. - assure que le manuscrit était déjà chez l'imprimeur aux temps où paraissait la *Fama* ; mais la Fraternité s'était opposée à la publication et pour plus de sûreté avait acheté le traité pour six mille doublons, afin de poursuivre impunément son imposture. Car en dépit des affirmations fracassantes de la clique officielle, ce n'est pas Christian Rosencreutz qui avait fondé la Rose-Croix mais Friedrich Rose selon une tradition remontant à Dioclétien.

---

<sup>1</sup> The Constitutions of the Freemasons containing the History, Charges, Regulations, etc., of that most ancient and right worshipful Fraternity for the use of the lodges, London in the year of Masonry 5723.

<sup>2</sup> J. G. Toeltius : *Coelum reseratum chymicum* (Francfort et Leipzig, 1737).

On consacrait ainsi l'avènement de la Rose-Croix d'Or qu'avait entrevu Mormius, inventeur du personnage. C'est d'abord Hermann Fictuld qui lance en 1747 une Société ou Fraternité de la Rose-Croix d'Or. A l'en croire « à la mort du Duc de Bourgogne les détenteurs du grand secret sont rentrés dans la clandestinité et ont gardé le secret, tandis que fut créé un nouvel ordre de possesseurs du secret hermétique sous le nom de Société ou Fraternité de la Rose-Croix d'Or ». Se débarrassant d'une terminologie empruntée à l'alchimie, Fictuld assimile tous les symboles des premiers rosicru-ciens à notions plus familières, substituant à la Pierre philosophale la Toison d'Or emblème de la nouvelle Fraternité, aux quatre Eléments les quatre Evangélistes, aux douze signes du Zodiac les douze articles de la foi, au Soleil et à la Lune l'ancien et le nouveau Testament, à la matière primitive, Dieu, et à la Hylè paracelsique le Verbe (<sup>1</sup>). On mesure l'importance de l'évolution : dans l'intention de préserver un enseignement traditionnel on le ramène à une orthodoxie chrétienne quelque peu teintée d'ésotérisme (<sup>2</sup>).

Le sigle qu'on attribue désormais à la Rose-Croix en Allemagne subit une transformation toute semblable. Celui de 1614, on s'en souvient, dérivait du sigle des alchimistes. En 1719, on se persuade que le sigle ordinaire des Frères Rose-Croix avait toujours été et demeurait une croix de saint André aux quatre coins desquels on voyait un C et au-dessous une rose entourée d'épines, le tout entouré de ces mots prétendant expliciter les quatre C - jadis symbole alchimique de la Lune - Crux Christi Corona Christianorum (<sup>3</sup>).

En 1710, le pasteur silésien Samuel Richter publie sous le pseudonyme de Sincerus Renatus une *Vraie et totale diffusion de la pierre philosophale de la Fraternité de l'Ordre de la Rose-Croix et de la Rose*, « début jusqu'à la fin avec les tours de main » pratiques pour y parvenir, se limitant toutefois aux expériences primaires, le « Père » (spirituel) de l'auteur s'étant « réservé » la révélation du Grand-Œuvre. Il affirmait en effet tenir ce petit traité « d'un Maître de l'Art que je ne dois pas nommer et dont une copie m'a été remise ». Richter entendait de cette manière assurer à son Ordre une filiation régulière.

Sa doctrine assez banale cherche, avec une terminologie encore teintée d'alchimie, à subordonner la connaissance à l'intuition mystique : « La matière de l'œuvre est minérale, animale et végétale; c'est pourquoi elle est, une fois purifiée, la médecine des trois règnes. Elle est aussi secrète qu'elle est commune; tous la connaissent, jeunes et vieux, riches et pauvres, elle ne coûte rien que la peine de la recueillir et sa préparation peut être faite par un enfant, s'il est béni de Dieu. »

La Fraternité paraît avoir comporté neuf grades: Zelator, Theoreticus, Practicus, Philosophus, Adeptus minor, Adeptus major, Adeptus exemptus, Magister et Magus. Elle était organisée en Cercles (Ringe) comportant cinq, sept ou neuf membres, coiffés chacun par un magister ou Maître et groupés sous les ordres d'un directoire. Les divers directoires étaient assujettis à un triumvirat de Supérieurs Inconnus (Unbekannte Obere). La Fraternité qui aurait eu deux grands centres, l'un à Nuremberg, l'autre à Ancône, se consacrait essentiellement à l'étude de l'alchimie spirituelle et opérative. Elle paraît toutefois avoir parallèlement poursuivi des ambitions politiques (<sup>4</sup>).

L'Ordre ne paraît avoir été effectivement constitué qu'en 1757 à Francfort. Il prend alors un essor rapide en Allemagne méridionale d'où il essaime en Autriche, en Hongrie, en Hollande, en Pologne et en Russie sous l'impulsion d'abord de Wilhelm-Joseph-Friedrich Schröder, professeur à l'université de Marbourg, puis des barons von Keller et von Proek, de Ratisbonne. L'aristocratie allemande

---

<sup>1</sup> Hermann Fictuld : *Aureum Vellus oder Goldenes Vlies* (1747).

<sup>2</sup> Fictuld dote lui aussi son Ordre d'un rituel d'aspect maçonnique. C'est ainsi que le Rose-Croix porte autour du cou un ruban bleu auquel est suspendue une croix d'or et une rose. Il prévoit des signes de reconnaissance et un rituel d'initiation.

<sup>3</sup> L'éclipse du Père Rosencreutz amorcée au début du siècle est complète en 1785 : les Figures occultes des Rose-Croix du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle que fait paraître cette année-là un anonyme « Frère de la Fraternité » (*Geheime Figuren der Rosenkreuzer aus dem 16 ten und 17 ten Jahrhundert, von einem Bruder der Fraternität, Altona, 1785-1788*) reproduit sous le titre *Mons Philosophorum* une planche du *Scrutinum chymicum* de Maier montrant le Grand Adam enfermé dans sa tombe avec la date de 1604, date, on le sait, de la « découverte » de la tombe de Rosencreutz. Aucune allusion au nom de l'éponyme.

<sup>4</sup> Bien mis en lumière par Pierre Mariel, *La Rose Croix d'Or*, in *Atlantis*, mai-juin 1966, p. 249.

fut attirée par ce mouvement d'esprit nationaliste qui atteignit à son apogée en 1786 avec l'affiliation de Frédéric-Guillaume II de Prusse. Le monarque attira à Berlin le centre de la Fraternité et s'entoura pour ses affaires politiques de deux membres très actifs de l'Ordre, le baron Johann Rudolf von Bischoffwerder qui l'avait initié et qui était un disciple du mage de Leipzig Schrepfer, et le pasteur puis baron Johann Christoph von Woellner qui allait imposer en Prusse la contrainte religieuse (Religionsedikt, 1788), la censure religieuse (Censuredikt) et une manière d'Inquisition (Geistlich Examinationskommission, 1791) sévissant jusqu'en 1797, à la veille de la mort de Frédéric.

Après le Convent de Prague (1761) qui avait cimenté l'Ordre, celui-ci paraît avoir tendu la main à l'Ordre de la Stricte Observance du rite templier constitué en 1763 par le baron de Hund et à l'Ordre des Chevaliers Bienfaisants, en participant aux convents de Wiesbaden et de Wolfenbüttel. En déléguant Bischoffwerder qui effectuait alors bien d'autres missions moins spirituelles que politiques dans toute l'Europe, la Fraternité tenta, peut-on penser, d'imposer son hégémonie. La mort de Frédéric le Grand, suivie de la disgrâce de Woellner puis de sa mort (1800), mit un terme à son expansion et entraîna sa mise en sommeil ou sa disparition.

## 2. En France.

Paradoxalement, c'est en France où, on s'en souvient, la première Rose-Croix n'avait suscité que désapprobation et sarcasmes, qu'elle connaîtra désormais sa plus glorieuse renaissance au cours de la seconde moitié du siècle. Mais davantage encore qu'en Allemagne on s'empare simplement d'un nom fascinant sans même songer à toute la littérature qui le justifiait, à la doctrine précise qu'il avait véhiculé.

Soudain férue d'ésotérisme dont le Grand Siècle l'avait privée, la France abritera pendant cent cinquante ans des doctrinaires qui ne manqueront pas d'influencer jusqu'aux milieux littéraires. Premier d'entre eux, Martinès de Pasqually (<sup>1</sup>) dont nul ne sait s'il a été Français, Espagnol ou Portugais, surgit à Toulouse entre 1750 et 1760. Personnalité aussi fascinante que singulière « dont il est difficile de dire s'il fut un mystique) un imaginaire ou un médium », il tente en vain de fonder un rite nouveau dans la capitale du Languedoc, peut-être en 1754, échoue à nouveau à Foix, s'installe à Bordeaux et y crée enfin, peut-être vers 1766, les Chevaliers Elus Coën de l'Univers dont le grade le plus élevé est celui de « Réau-Croix » (<sup>2</sup>). Dans sa haute ambition il entend diffuser son Ordre à travers la France. Il rencontre à Paris le Lyonnais Jean-Baptiste Willermoz et décide avec lui la fondation du « Tribunal Souverain » qui dans son esprit préfigure la Grande Loge de son Ordre. Claude de Saint-Martin, le futur « Philosophe inconnu » (<sup>3</sup>), devient son secrétaire à son retour à Bordeaux. Ensemble, ils installent une dizaine de « chapitres » puis entreprennent la rédaction de la doctrine de Martinès dans un *Traité de la Réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus, puissance spirituelle et divine*.

Somme de la doctrine martinésiste, cet ouvrage enseigne l'émanation progressive des êtres sortis de Dieu, aboutissant au grand Adam ou Réau, ce qui en hébreux signifie « puissant prêtre ». Désirant être démiurge à son tour, Adam par son orgueil provoque la chute de la forme glorieuse ou grand Adam dans la forme périssable ou second Adam ou encore « homme de désir ». L'homme déchu devra tenter sa « réintégration » dans son état primitif de grand Adam par le moyen extérieur

---

<sup>1</sup> Orthographe traditionnelle. Le nom paraît en réalité s'écrire Martinez de Pascuallis. Rien ne permet d'affirmer que le véritable nom du mage ait été De Latour de la Cases, ni qu'il ait rapporté sa doctrine d'un voyage de Jeunesse en Chine comme il l'a lui-même prétendu. Voir *Martines de Pasqually* par G. Van Rijnberk (Paris, 1935): et, sous le même titre général, l'étude de Robert Amadou in *L'Initiation : Esquisse biographique* (Janv.-mars 1969), Introduction. a Martines de Pasqually (les trois premiers fascicules de 1969). Nouvelles précisions biographiques, par Léon Cellier (*id.* juil.-sept. 1969). Enfin l'excellente *Bibliographie de Martines de Pasqually*, par Robert Amadou (même fascicule).

<sup>2</sup> Emile Dermenghem : *Joseph de Maistre mystique* (Paris, 1946), p. 42.

<sup>3</sup> Dans un travail récent Robert Amadou a démontré que Saint-Martin a adopté un nom qui désignait depuis 1646 au moins des sociétés réelles ou fictives d'alchimistes ou de philosophes. La dernière en date fondée en 1766 par le baron de Tschoudy dans le cadre de la franc-maçonnerie avait des statuts d'inspiration nettement rosi-crucienne. Cf. Robert Amadou, *Le Philosophe Inconnu* (La Tour Saint-Jacques, 1963).

des grades des Elus Coën et par le moyen intérieur de la « voie active ». Cette dernière consiste en un rite occultiste à base de magie, en dépit de ses apparences chrétiennes. Elle comporte un entraînement physique comparable au yoga. Grâce à ces pratiques qui devaient vraisemblablement provoquer un état second ou une extase, l'adepte était censé entrer en contact avec l'au-delà que Pasqually se bornait à dénommer « la Chose » <sup>(1)</sup>.

L'aventure martinésiste s'achève rapidement. En 1772 Martinès de Pasqually s'embarque pour Saint-Domingue d'où il était peut-être originaire pour y recueillir un héritage. Il mourut là-bas deux ans plus tard. Willermoz et Saint-Martin poursuivirent son œuvre, le premier pour organiser son Ordre, le second pour développer sa doctrine. Car Willermoz qui possédait ce sens pratique et réaliste qui fit peut-être défaut à son maître, ambitionnait d'être le chef d'une maçonnerie française puissante et saine à l'heure où, à Paris, les loges braconnant autour du Grand Orient de France issu de la Grande Loge de Londres, se signalaient par le ridicule ou le libertinage <sup>(2)</sup>.

Son premier soin fut d'éviter toute confusion possible avec les loges de Rose-Croix qui végétaient çà et là en marge du Grand Orient préoccupé d'unification. Pragmatique il se laisse initier à mainte loge Rose-Croix en France et en Allemagne où la Rose-Croix d'Or de Fictuld l'accueille à la loge de l'Aigle Noir au grade de Souverain Prince Rose-Croix qui se consacre à l'occultisme. Il hésite sans cesse entre la qualité de Rose-Croix et celle de Réau-Croix et en 1772 il cumule les deux titres, mais en 1780 il écrit au Prince de Hesse qu'il n'est pas Rose-Croix mais Réau-Croix : « J'admets beaucoup de connaissances des Rose-Croix ; mais leur base est toute de nature temporelle; ils n'opèrent que sur la matière mixte, c'est-à-dire mélangée du spirituel et du matériel et ont par conséquent des résultats plus apparents que ceux des Réaux-Croix qui n'opèrent que sur le spirituel temporel et dont les résultats se présentent sous forme d'hiéroglyphes » <sup>(3)</sup>.

En termes plus clairs il reproche à ces Rose-Croix dont Fictuld et Renatus sont le type, de se borner à des enseignements extérieurs et spéculatifs au lieu de rechercher par le moyen de la magie ou du magnétisme à communiquer avec « l'invisible » et provoquer une transformation interne et essentielle de l'individu par des voies mystiques. En quoi le martinésisme retrouva pleinement la voie ouverte par Andreae et ses amis qu'après 1630 doctrinaires et fraternités avaient tout de bon oubliée pour s'en tenir aux chemins battus de l'exotérisme et des ratiocinations pragmatiques.

Joignant la pratique à la doctrine, Willermoz et Saint-Martin enseignèrent avec ardeur le martinésisme par des conférences et des exercices d'ascétisme. Leurs efforts ne portèrent guère de fruits. Saint-Martin, homme de cabinet bien plus qu'homme d'action, se lassa vite et se retira pour méditer et écrire sous le pseudonyme de Philosophe inconnu, sa doctrine personnelle et avant tout ce Tableau Naturel <sup>(4)</sup> qui résumera sa pensée proche de celle de son maître.

Privé d'un soutien précieux, Willermoz recourt à nouveau aux alliances. Depuis longtemps la Franc-Maçonnerie anglaise est divisée entre la Grande Loge de Londres et le rite écossais de la Stricte Observance qui prétend continuer l'ordre des Templiers. Les deux puissances s'affrontent dans toute l'Europe. Willermoz qui cherche à ériger son Ordre face au Grand Orient mise sur la Stricte Observance. Celle-ci divise l'Europe en neuf « provinces », dont celle d'Auvergne englobe les deux-tiers de la France et une partie de l'Italie. C'est ce fief que convoite Willermoz. En 1774 il sollicite son admission à l'Ordre; puis, espérant greffer le martinésisme sur la doctrine assez incertaine de la Stricte Observance, il provoque la réunion à Lyon en 1778 du Convent des Gaules. Pour faire pièce au Grand Orient il propose aux délégués de proclamer pour but essentiel de la Franc-maçonnerie l'étude des sciences occultes transcendantes. Il l'emporte, et c'est la création de l'Ordre des Chevaliers bienfaisants de la Cité Sainte, triomphe du willermozisme. L'ordre lyonnais est doté

---

<sup>1</sup> Paul Vulliaud : *Les Rose-Croix lyonnais au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après leurs archives originales*, précédé d'une étude sur les origines des Rose-Croix (Paris, 1929), p. 47 sqq.

<sup>2</sup> Hormis notamment la « Loge des Neuf Sœurs » qui groupait l'élite intellectuelle et artistique française et dont sont issus les grands révolutionnaires et les principes de la démocratie.

<sup>3</sup> Paul Vulliaud, *op. cit.*, p. 28.

<sup>4</sup> Louis-Claude de Saint-Martin : *Tableau Naturel* (Paris, Griffon d'Or, 1946), cf. *Œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin*, en cours de publication sous la direction de Robert Amadou, et de ce dernier : *Le Philosophe Inconnu* (La Tour Saint-Jacques, Paris, 1963).

cumulativement des trois grades anglais et de tous ceux du Temple et coiffé par deux grades de Profession chargés de l'étude de la doctrine martinésiste. Joseph de Maistre y accédera bientôt. Un grand nombre de loges du rite écossais adoptent la réforme qui conserve un « grade rose-croix ». Ainsi s'impose pour un siècle l'orientation ésotériste de toute une partie de la franc-maçonnerie française, restituant à l'appareil une part des volontés des premiers Rose-Croix.



## LES DERNIERS AVATARS

Fertile en curiosités intellectuelles, le XIX<sup>e</sup> siècle voit se former dans maint pays nombre de fraternités ésotériques qui adoptent le nom de la Rose-Croix sans autre lien avec ses origines qu'une filiation maçonnique. L'Allemagne ne participe que faiblement à cette résurrection : en 1888 le Dr Franz Hartmann fonde un Ordre de la Rose-Croix Ésotérique qui, taillé sur le modèle de la Rose-Croix d'Or de Fictuld, fusionnera bientôt avec l'Ordre des Templiers orientaux <sup>(1)</sup>. Mais c'est en France que le mouvement sera le plus turbulent, tandis que les pays anglo-saxons des deux côtés de l'océan prépareront la grande diffusion.

En France, se dressant sur les ruines du willermozisme, l'abbé Constant alias Eliphas Lévi devient rapidement le maître de l'occultisme autour du demi-siècle. Son *Dogme et Rituel de Haute-Magie* <sup>(2)</sup> fit aussitôt et fait encore autorité. Comme pour Willermoz et Saint-Martin, c'est la mission spiritualiste, mystique et alchimique de la franc-maçonnerie qui lui tient à cœur et il en trouve l'expression la plus pure dans la Rose-Croix. Le symbole de la rose et de la croix résume le mieux pour lui l'essence de l'univers. Il fonde une Société de Rose-Croix qui végétera, encore qu'elle connaisse plusieurs loges éparses dans le pays. Lévi voudrait en faire le noyau d'un mouvement spiritualiste qu'on opposerait à la Franc-Maçonnerie du Grand-Orient d'obédience anglaise à laquelle il reproche un réalisme sans grandeur et vidé de sa métaphysique. Prêt à faire alliance avec toutes les forces spirituelles du monde, il se fait admettre par la Societas Rosicruciana in Anglia ou Rosicrucian Society de Londres fondée en 1865 par Robert Wentworth Little, qui entendait, elle aussi, restaurer les doctrines ésotériques de la première Rose-Croix. Et il commence sa lutte avec l'aide du marquis Stanislas de Guaita qu'il avait initié à l'occultisme. C'est Guaita qui avec l'aide du Dr Gérard Encausse alias Papus, poursuivra l'entreprise après la mort de Lévi (1875).

Sous la conduite de Saint-Yves d'Alveydre <sup>(3)</sup>, Papus et Guaita rassemblent toutes les forces spiritualistes : Sociétés de Rose-Croix organisées par Eliphas Lévi, loges martinistes qui ont pris depuis 1810 la relève du willermozisme, sociétés swedenborgiennes <sup>(4)</sup> et prétendent donner l'assaut à ce qu'ils appellent « les sociétés étrangères » de « ces bons importateurs » londoniens - Grand Orient et Grande Loge – auxquels Papus prête un plan de dix ans pour étrangler le spiritualisme au sein de la franc-maçonnerie française <sup>(5)</sup>. En fait, s'il est vrai qu'en 1877 le Grand Orient de France supprime pour ses adeptes l'obligation de croire au « Grand Architecte de l'Univers » visé par la Constitution d'Anderson, les loges anglo-saxonnes excommunient la maçonnerie française. Il n'importe, face à la « tradition païenne d'Aristote et de Pythagore » qu'impose prétendument la loge anglaise, Stanislas de Guaita exalte « la tradition chrétienne » et annonce le triomphe de « la synarchie », avènement d'un spiritualisme qui aboutira au règne de Dieu. En 1889, il fonde l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix qui espère grouper et hiérarchiser les efforts sporadiques. Il prend la direction du mouvement « dans sa spécification occulte » ; Barlet est « délégué aux adaptations scientifiques et à la sociologie » ; Papus se charge de l'aspect technique et historique et fonde la revue *L'Initiation* qui paraît de 1889 à 1911 et publie avec une légèreté excusable *l'Histoire de la Fraternité de Rose-Croix* due à Kiesewetter <sup>(6)</sup>. L'ordre nouvellement créé comprend trois grades auxquels on accède par un examen. Il est administré par un Conseil Suprême composé de trois chambres et placé sous la direction « absolue » du Grand Maître lequel est simultanément membre du Suprême Conseil de l'Ordre martiniste. Nul ne pouvait être admis s'il ne possédait déjà les trois grades marti-

---

<sup>1</sup> Sédir, *op. cit.*, p. 106.

<sup>2</sup> Eliphas Lévi (abbé Alphonse-Louis Constant) : *Dogme et Rituel de la haute magie* (Paris, 1856).

<sup>3</sup> 1842-1909. Sur lui, voir notamment : *Saint-Yves d'Alveydre*, par Yves Boisset in *L'Initiation*, 1968, p. 96-103, 1969, p. 86-99 et 131-138.

<sup>4</sup> On sait que les doctrines de Swendenborg ont eu une grande vogue au milieu du dernier siècle tant en France (où Balzac a été un de ses plus ardents défenseurs) que dans d'autres pays d'Europe. En 1863, on estime à 400 000 le nombre de adeptes en Europe. Une Swedenborg Society fondée à l'époque subsiste encore à Londres.

<sup>5</sup> Papus, *Anarchie, Indolence et Synarchie* (Paris, 1894), réimprimé in *L'Initiation*, 1969, p. 188-214.

<sup>6</sup> Une revue de même titre, organe de l'Ordre martiniste, et poursuivant sur des fondements sérieux les tâches de la précédente, paraît depuis 1966, sous la direction de Philippe Encausse.

nistes de baccalauréat, licence et doctorat en Kabbale. La sélection continuait par l'étude et les examens. L'Ordre se manifestait au dehors par la publication des « thèses de doctorat en Kabbale » dirigée par Guaita personnellement. Aussi Papus était-il justifié à dire que l'Ordre était un véritable « Collège de France de l'ésotérisme (dont) l'influence s'étendait vite au loin ».

Guaita entendait ainsi « restaurer le goût du spiritualisme et des mystiques de Boehme à Saint-Martin ». De fait son corps de doctrine était directement issu du martinisme et du martinésisme : « L'Homme-Essence et Dieu manifesté sont identiques. Du point de vue de la Nature-Essence, le Verbe, le Ihoâh-Elohim de Moïse est l'homme-type, l'Adam-Kadmon, ou le principe original de tous les êtres vivants. Du point de vue de la nature physique, ce Verbe est Dieu manifesté : c'est Celui que nous adorons sous le nom de Ieshouah (Jésus). Ainsi le dogme de l'incarnation du Verbe possède une signification réelle et précise, spécialement en ce qui concerne l'âme, passant des plus spirituels aux plus matériels, s'y revêtant d'enveloppes progressivement opaques jusqu'à ce qu'elle arrive au terme de sa course, à notre terre, d'où par la loi éternelle du binaire, elle remonte vers son point de départ » <sup>(1)</sup>. L'homme peut atteindre à l'initiation ou illumination totale par « la voie active » (expression empruntée à Martinès de Pasqually, comme l'idée même). Celle-ci aboutit à l'extase par un perfectionnement progressif du corps physique, puis du corps astral, enfin du corps intellectuel. On peut y atteindre aussi par des exercices d'abandon de la volonté. Guaita, prenant conseil de ses expériences personnelles, recommandait un mélange des deux voies ou l'alternance.

Ainsi fructifia l'enseignement de Martinès et de son disciple Saint-Martin. Dans l'immédiat pourtant l'effort fut sans lendemain. A la mort de Stanislas de Guaita, en 1897, il ne subsistait plus qu'une loge ésotérique ou Misraïm rattachée à la Grande Loge qui continuât à invoquer le Grand Arcane en tête de ses planches. Et Papus pouvait dire que « La Grande Loge de France avait tué le spiritualisme en Franc-maçonnerie ». D'un siècle à l'autre, l'évolution allait se poursuivre et quarante ans plus tard, en 1938, l'ancien secrétaire de Guaita, Oswald Wirth était justifié à écrire que les Maçons « reçoivent symboliquement la lumière ; mais en réalité, de quoi sont-ils instruits ? Certains travaillent par eux-mêmes, il est vrai, dégrossissant leur pierre brute et cessent de demeurer profanes. Mais combien sont-ils ? » <sup>(2)</sup>.

Désillusion excessive, sans doute. Car il serait utopique d'espérer qu'un grand corps s'attache dans sa majorité à des exercices et des études aussi élevés que singuliers. L'enseignement de Stanislas de Guaita ne fut certainement pas étranger aux recherches que René Guénon (1886-1951) allait entreprendre au sein de la maçonnerie.

Avant de nous y arrêter un instant nous devons rappeler d'un mot l'un des épisodes plus pittoresques et les plus connus de la Rose-Croix au dernier siècle, « l'Ordre » fondé par Joséphin Péladan, membre du Conseil Suprême de l'Ordre martiniste de Stanislas de Guaita. Il s'en sépare au printemps 1890 après avoir fondé l'Ordre de la Rose-Croix, du Temple et du Graal ou de la Rose-Croix catholique et avoir de la sorte, proclamait-il, « restauré officiellement » la Rose-Croix remontant, selon lui, au tribunal Véhmique en passant par les ordres de l'Hôpital et du Temple, les fidèles d'amour de Toscane et de Sicile, les Rose-Croix et les Illuminés d'Allemagne, les Francs-Maçons et les Sociétés secrètes <sup>(3)</sup>. Il se préoccupait avant tout de préparer ou ranimer le catholicisme ésotérique ; car « la plus belle union que le siècle prochain puisse célébrer, serait celle du christianisme et de l'occulte <sup>(4)</sup> ; elle réduirait pour toujours la double puissance métaphysique du pape et du mage à une unité invincible. L'enseignement catholique a des lacunes et des étroitesse, faute d'ésotérisme. Il faut donc penser avec l'occultisme et pratiquer l'Eglise ». Ainsi le monde verrait la fin de ce

---

<sup>1</sup> *L'Initiation*, janvier 1898, p. 37-48.

<sup>2</sup> O. Wirth : *Qui est régulier ?* (Paris, 1938).

<sup>3</sup> Joséphin Péladan : *Amphithéâtre des sciences mortes : V. L'Occultisme catholique* (Paris, 1899), p. 54.

<sup>4</sup> Sur ce point au moins Péladan a pressenti les événements. On connaît en effet les tentatives de rapprochements entre l'Eglise catholique et le Grand Orient de France dont l'épisode le plus spectaculaire a été récemment (1961) la présence du R. P. Riquet à une « tenue blanche » (Loge de Volney) de ceux qu'on a proposé d'appeler les « frères séparés ». D'autre part le clergé se préoccupe beaucoup de l'étude des aspects ésotériques du catholicisme médiéval qu'il tente de restaurer.

« grand schisme (qui) s'opéra à Alexandrie » où « l'occulte et la religion se méconnaissent » <sup>(1)</sup>. En fait, la doctrine que Péladan diffusait par ses écrits et ses actes sous les pseudonymes les plus étranges (princesse A. Dinska, Miss Sarah, marquis de Valognes, sâr Merodack Joséphin Péladan), n'est pas sans quelque analogie avec les enseignements de la *Fama* élargie par l'emprunt à Pythagore et à Plotin de l'harmonie universelle et de l'idée de réintégration de l'homme dans le concert des astres, à Victorien et au Pseudo-Denys de la Trinité ésotérique. Péladan en fait un brassage original : « Les hypostases néo-platoniciennes éclairent singulièrement le dogme, assure-t-il. Le premier principe est créateur, le second est conscience ; se pensant il génère les idées actives, les archétypes agissant en essence intelligibles ; le troisième s'appelle l'âme du monde, l'uranien et le dynamique ; cette âme est la puissance sanctifiante » <sup>(2)</sup>. Quant au logos il « est tout le devenir encore indevenu » <sup>(3)</sup> et « l'esprit (saint), spiration réunie du Père et du Fils, s'appelle en théologie : Amour » <sup>(4)</sup>. Péladan se rapproche ainsi, jusqu'à la terminologie, des grands mystiques du moyen âge, avant tout de Maître Eckhart et de Ruysbroeck.

Disciple d'Eliphaz Lévi et de Stanislas de Guaita, il propose à la pratique de ses fidèles une voie mystique analogue. « Avec le Père on mérite, avec le Fils on conquiert; le Saint-Esprit donne » <sup>(5)</sup> avec l'aide d'une méthode voisine de celle de Ruysbroeck enrichie par la pratique de la magie qui est à son sens « une ascèse par laquelle l'appétit abstrait se substitue aux contingences », la puissance du mage dépendant de ses renoncements <sup>(6)</sup>. La Constitution de la Rose+Croix, le Temple et le Graal <sup>(7)</sup> propose donc de pratiquer la charité, d'enseigner « les normes de la Beauté », de rechercher et de grouper les êtres d'exception, de ruiner l'amour charnel <sup>(8)</sup>.

L'Ordre ouvert aux femmes comportait des grades, se distinguant par des tuniques : écuyer de la Rose-Croix, chevalier et commandeur. Il se manifestait par des « salons » de la Rose+Croix esthétique, sorte de pamphlets, et par des « mandatements » adressés par le sâr tantôt à l'archevêque de Paris <sup>(9)</sup> pour protester de son loyalisme à l'égard de l'Eglise, tantôt au public pour « excommunier » qui lui déplaisait <sup>(10)</sup>. Ces extravagances firent sombrer le mouvement dans le ridicule, tandis que l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix fondée par Stanislas de Guaita poursuivit petitement sa carrière.

Refusant les limites du cadre catholique, rejetant même tout cadre confessionnel, ne s'attardant pas dans la maçonnerie « écossaise » de la Grande Loge de France - Loge « Thébah » fondée en 1901 dans un esprit occultiste - René Guénon enseigna une doctrine universaliste proche du martinésisme et fondée sur l'idée d'intemporalité des « traditions religieuses ou philosophiques - dont toutes les formes ne sont que des voies diverses menant au même but, le retour à « l'état primordial » ou adamique. Mais cet état adamique n'est à son sens qu'une étape vers « l'Identité suprême » échappant à « tout état conditionné quel qu'il soit ». Il estimait que les religions instituées ne visent

<sup>1</sup> Péladan, *op. cit.*, p. 220.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 319.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 314.

<sup>5</sup> *Loc. cit.*

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>7</sup> Joséphin Péladan : *Constitution de la Rose+Croix, le Temple et le Graal* (Paris, 1893). Passons sur les extravagances et les agressivités de son intitulé : « Nous par la miséricorde divine et l'assentiment de nos frères Grand Maître de la Rose+Croix, du Temple et du Graal, en communion catholique romaine avec Joseph d'Arimathie, Hughes des Païens et Dante... dont l'organisation reste cachée pour mieux grandir et qui méprise les imbéciles de la maçonnerie par la réelle possession des trésors de la Rose+Croix et de la Vehme. »

<sup>8</sup> Joséphin Péladan : *Constitution de la Rose+Croix*, p. 21 sqq.

<sup>9</sup> Joséphin Péladan : *La Décadence Esthétique (Hiérophanie) XIX : Le Salon de Joséphin Péladan* (9<sup>e</sup> année), suivi de trois mandatements (II. *Lettre à l'archevêque de Paris* ; III. *Excommunication de la femme Rotschild*) (Paris, 1891).

<sup>10</sup> Ainsi l'excommunication de « la femme Rotschild pour crime de sacrilège et d'iconoclastie » suivant « mandatement » du 14 mai 1890 : « Au nom de toutes les religions... de tous les arts... la Rose-Croix considérant : 1<sup>o</sup> que la femme Rotschild, en achetant l'ancien château de Beaujon devait s'instituer conservatrice de la chapelle Saint-Nicolas, curieux spécimen de la transition du style Louis XVI et celui de l'Empire, la déclare sacrilège... La Rose-Croix obiurgue les hommes de lettres et d'art, qu'ils ne peuvent même plus saluer la femme Rotschild. Si elle entre dans une église, une bibliothèque, un musée, un concert, quiconque a le droit moral de la chasser. »

point à faire sortir l'homme de l'état individuel et tout au plus à lui assurer les conditions les plus favorables de cet état.

En revanche le but ultime des « initiations » est d'élever l'individu au « point unique » où, par-delà toutes les voies distinctes des religions, par-delà l'état actuel de l'humanité aliénée par la chute qui l'enferme dans la sphère temporelle, toutes choses sont contemplées sous l'aspect de l'éternité. Pour que l'initiation soit efficace il faut, après des rites préparatoires ou préliminaires, un travail intérieur se traduisant par une réalisation spirituelle qui débouche sur la Délivrance ou Identité suprême <sup>(1)</sup>.

Certes, Guénon ne s'est pas emparé comme tant d'autres moins qualifiés, du nom de Rose-Croix ; mais entre toutes les doctrines ésotériques ou occultistes qui ont eu et ont cours en cette première moitié du siècle ici ou là en Europe et en Amérique, la sienne a été la plus proche non d'une tradition stricte qui n'a jamais existé, semble-t-il, mais de l'enseignement proposé par les rédacteurs des premiers manifestes rose-croix de 1614-1616.

On ne saurait en dire autant des sociétés « rosicruciennes » qui fleurissent en Angleterre et aux Etats-Unis. En Angleterre où la Rosicrucian Society de 1865 semble s'être éteinte, M<sup>me</sup> Annie Besant, préoccupée de spiritualisme et de théosophie, a été la promotrice d'un Ordre du Temple et de la Rose-Croix fondée en 1912 et se prétendant le successeur des Templiers et de la Rose-Croix d'Andreae. Comme le Frère Synthéticus, Annie Besant soutient que le Père Rosencreutz se manifeste périodiquement en assistant aux assises rosicruciennes. Même en interprétant ce point de vue symboliquement et par les données occultistes et de l'évocation du monde astral, cet aspect tire l'enseignement vers un magisme mêlé de parapsychologie essentiellement étranger à l'esprit de la Rose-Croix primitive. En Amérique, enfin, une Fraternité hermétique de la Lumière (Hermetic Brotherhood of Light), devenue la Fraternité hermétique (Fraternitas Hermetica) a été fondée à Chicago en 1875 pour répandre une philosophie hermétique qui se réclamait de la Rose-Croix. En 1909, Max Heindel fonde à Seattle une Rosicrucian Fellowship qui émigrera à Oceanside en Californie et développera de son côté des doctrines occultistes <sup>(2)</sup> fort éloignées de l'ancêtre qu'elle invoque.

En 1916 se constitue à New York sous l'impulsion de H. Spencer Lewis the Ancient and Mystical Order of Rosae-Crucis dit A.M.R.O.C. divisé en douze grades présidés par un Grand Maître dont l'une des branches les plus actives est l'International Rosicrucian Order fonctionnant à San Jose en Californie pour la diffusion à l'étranger. Cet Ordre entend lever le mystère du monde et à ces fins pratiquer l'alchimie mentale et transmuier les principes élémentaires en manifestations dorées.

Spencer Lewis (1883 -1939) prétendait réveiller de la sorte un Ordre mis en sommeil en 1801. Il se disait au surplus mandaté par les hauts-missionnés de la Rose-Croix européens et orientaux pour installer le siège de son Ordre en Californie où les initiés la savaient à l'abri des événements apocalyptiques que constitueraient les deux guerres mondiales.

La méthode de l'ordre est originale ; elle est marquée par un certain relâchement des liens entre les membres qui sont beaucoup moins astreints à une présence à la loge ou temple local qu'à l'étude à domicile de publications périodiques et graduées. Lewis définit en effet le but de l'A.M.R.O.C. en ces termes : « enseigner, étudier et expérimenter les lois de Dieu et de la Nature qui permettent à nos membres de devenir des Maîtres du Temple sacré que constitue le corps physique, et des travailleurs dans le laboratoire divin qu'est la Nature ». On parvient ainsi à « se libérer des entraves de la superstition, des limitations de l'ignorance et des souffrances d'un Karma évitable ». C'est ainsi que l'homme et la femme connaîtront « une existence saine, normale, naturelle - conforme aux desseins de la Nature », et ils finiront par « jouir de tous les privilèges naturels, de tous les dons et de tous les bienfaits réservés à l'humanité tout entière » <sup>(3)</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir René Guénon: *Le symbolisme de la Croix* (Paris, 1931). *Initiation et réalisation spirituelle* (Paris, 1953). Son attitude et la méthode qui la réalise sont proches des enseignements et des pratiques de l'Inde et d'autres pays orientaux. Il serait intéressant de mesurer l'influence que ces doctrines ont effectivement exercé sur St. de Guaïta et son école et sur René Guénon à une époque où l'étude des religions asiatiques était déjà florissante.

<sup>2</sup> Max Heindel : *Cosmogonie des Rose-Croix ou Philosophie mystique chrétienne* (Paris, 1940).

<sup>3</sup> Spencer Lewis : *Manuel rosicrucien* (trad. franç., 1958), p. 25.

Il n'est pas douteux que si pareil idéal est fort éloigné de l'ésotérisme rosicrucien primitif, son aspect pragmatique peut être utile pour assurer l'équilibre physique et psychique d'individus broyés par une société de masses qui favorise tous les refoulements, tous les préjugés et toutes les intolérances. Aussi Serge Hutin a-t-il raison de souligner <sup>(1)</sup> les volontés de tolérance et l'indifférence aux ambitions matérielles qu'il aperçoit à la racine de l'A.M.R.O.C. On doit admettre qu'il y a là un premier échelon vers la Paix profonde qu'entend apporter cet enseignement aux disciples zélés à l'issue des divers degrés de l'ordre, ainsi que l'affirme encore Spencer Lewis : « En avançant dans les divers degrés de l'Ordre, ils deviennent des serviteurs désintéressés de Dieu, au service de l'Humanité. Ils sont instruits, formés d'une manière efficace, et ils parviennent à l'harmonie avec les forces puissantes du Cosmique - de l'intelligence Divine ; ils sont des Maîtres de la matière, de l'espace et du temps. »

C'est en tout cas dans le cadre de cette volonté de progrès régulier et persévérant qu'il faut replacer la méthode préconisée par l'Ordre recourant à tous les moyens publicitaires possibles. Nous sommes ici dans un tout autre plan d'enseignement s'adressant à des foules qu'il s'agit d'amener du primaire à un niveau supérieur en suscitant dans le nombre des esprits plus doués.

C'est ainsi que de siècle en siècle ce nom prestigieux de Rose-Croix couvre alternativement des entreprises de charlatanisme - auxquelles l'état de la science chimique et nucléaire armée pour réaliser bientôt le rêve des alchimistes de laboratoire mettra vraisemblablement un terme - et de hautes ambitions philosophiques et mystiques en général sans le moindre lien de filiation directe les unes avec les autres. Aussi convient-il de dissiper enfin le mythe d'un arbre généalogique rosicrucien aux branches nombreuses, portant de siècle en siècle un enseignement uniforme ou même simplement similaire et, pis encore, un « secret » qui a inspiré tant de nostalgies ou de rêves utopiques et qui dans le meilleur cas doit se confondre avec les grands ou petits « véhicules » de l'expérience mystique.

---

<sup>1</sup> Serge Hutin, *Le vrai visage de l'Ordre Rosicrucien A.M.R.O.C.*, in *Atlantis*, mai-juin 1966, p. 253.